

Le généthliaque selon les Scaliger, père et fils

Le genre du poème généthliaque, célébrant ou commémorant une naissance, connaît un certain succès dans la pratique des poètes néo-latins entre XV^e et XVII^e siècles, mais souffre à la même époque d'un déficit certain de théorisation. D'autant plus importantes sont les deux colonnes que lui consacre Jules César Scaliger dans sa célèbre poétique de 1561¹. Or ce texte (qui fit ensuite autorité en la matière pour un siècle au moins, chez les poéticiens si pas chez les poètes²) est encore loin de nous avoir livré tous ses secrets.

Nombre d'études ont certes déjà été menées pour identifier les sources de la foisonnante *Poétique* scaligérienne. Une première synthèse a été proposée en 2001 par Luc Deitz, qui souligne « la richesse extraordinaire du tissu intertextuel dont est fait un ouvrage comme la *Poétique* de Scaliger », avant de conclure : « le travail d'exégèse est à peine entamé »³. Dans la lignée de ce constat, cet article présente une enquête visant à éclaircir les sources et la signification précise du chapitre de Scaliger portant sur le *genethliacum* (livre III, chapitre CI) ; je m'intéresserai aussi, plus brièvement, à son impact sur la pratique poétique postérieure. Afin de faciliter les références au chapitre de Scaliger (fourni en annexe 1, à l'exception des lignes relatives au genre de l'*oaristys*), j'en propose ici une division en sept paragraphes (introduction, conclusion et cinq parties principales) qui ne se trouvait pas dans l'original⁴.

I. La question des sources

Le généthliaque apparaît, au livre III de la *Poétique*, parmi une série de genres mineurs regroupés sous l'appellation de *Sylves*, et dont il est bien établi que Scaliger les récupère via les

¹ Julius Cæsar Scaliger, *Poetices libri septem*, Lyon, 1561, p. 155-156, liber III, caput CII [= CI] : *Oaristys, genethliacum*. Édition moderne : Julius Cæsar Scaliger, *Poetices libri septem. Sieben Bücher über die Dichtkunst* (Band III), éd. L. Deitz, Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 1995, p. 100-105.

² A. Smeesters, *Aux rives de la lumière. La poésie de la naissance chez les auteurs néo-latins des anciens Pays-Bas entre la fin du XV^e et le milieu du XVII^e siècle*, Leuven, Leuven University Press, 2011, p. 25-27.

³ L. Deitz, « L'exemple des *Poetices libri septem* de Jules-César Scaliger. 1. L'usage de l'intertextualité dans la composition d'un traité de poétique », dans P. Galand-Hallyn et F. Hallyn (dir.), *Poétiques de la Renaissance*, Genève, Droz, 2001, p. 470-484 (p. 484).

⁴ Notons bien qu'il s'agit du plan du chapitre théorique de Scaliger, et non d'un hypothétique plan type du *genethliacum*, que Scaliger ne propose pas.

traités sur les discours épидictiques de deux rhétoriciens grecs antiques tardifs, Ménandre le rhéteur et pseudo-Denys d'Halicarnasse⁵. Les traités en question étaient parus dans le volume des *Rhetores græci* édité à Venise en 1508, volume que Scaliger avait certainement à sa disposition⁶. Et de fait, le chapitre sur le généthliaque commence sous les augures du pseudo-Denys, avec une phrase de transition (entre la description de l'épithalame et celle du généthliaque) qui est clairement inspirée du rhéteur grec : *Æquum fuit post nuptias primo quoque tempore tractare natalia liberorum* (« Après les noces, il est juste de traiter en premier lieu des naissances des enfants »). Le pseudo-Denys, de la même manière, commençait par faire remarquer qu'au discours de mariage succédait logiquement le discours de naissance. Très vite cependant, Scaliger s'écarte de ses modèles grecs, n'abordant qu'en partie les mêmes motifs, et pas dans le même ordre.

Selon quels critères le poéticien retravaille-t-il sa matière ? Se fonderait-il sur les modèles antiques du genre, ou sur la pratique des néo-latins ? Les deux principaux exemples de poèmes généthliaques antiques latins sont la IV^e bucolique de Virgile (qualifiée par Servius de *genethliacon Salonini*) et le *genethliacon Lucani* de Stace (silve II, 7). Scaliger mentionne effectivement l'un et l'autre dans la partie 1 de son chapitre : *sic potuit Statius Lucanum celebrare* (« ainsi Stace a-t-il pu célébrer Lucain ») ; et un peu plus loin : *Divinus poeta eruit e Sibyllinis vaticinationibus laudes Salonini* (« le divin poète a tiré les louanges de Saloninus des prophéties sibyllines »). Il semble pourtant évident que Scaliger n'a pas construit son chapitre sur la base de ces modèles antiques : ainsi, le thème du retour de l'âge d'or, dont la présence est si massive dans la IV^e bucolique de Virgile, n'est même pas mentionné par le poéticien.

Qu'en est-il des modèles néo-latins ? Répondre à cette question suppose de savoir de quels généthliaques néo-latins Scaliger avait connaissance. Aucune certitude ne peut bien sûr être atteinte en la matière ; j'ai cependant tenté d'établir une liste aussi plausible que possible, en relevant tous les noms de poètes néo-latins cités dans la *Poétique*, puis en parcourant les œuvres de ces auteurs à la recherche de poèmes célébrant une naissance ou un anniversaire, et/ou intitulés *généthliaque*, et parus avant 1558 (date du décès de Scaliger). Certes, le corpus issu de ce long et fastidieux travail

⁵ Éditions modernes : *Menander Rhetor*, éd. D. A. Russell et N. G. Wilson, Oxford, Clarendon Press, 1981 ; *Dionysii Halicarnasei quæ exstant*, éd. H. Usener et L. Radermacher, Stuttgart, Teubner, 1965, vol. 2.

⁶ L. Deitz, « L'exemple des *Poetices libri septem* de Jules-César Scaliger... », art. cit, p. 474-475 ; il renvoie à F. Cairns, « The *Poetices Libri Septem* of Julius Cæsar Scaliger : An Unexplored Source », *Res Publica Litterarum*, 9, 1986, p. 49-57. Voir aussi P. Harsting, « The Discovery of Late-Classical Epideictic Theory in the Italian Renaissance », dans P. Harsting et S. Ekman (dir.), *Ten Nordic Studies in the History of Rhetoric*, Copenhagen, Nordisk Netværk for Retorikkens Historie, 2002, p. 39-53, en particulier p. 46-47.

ne correspond pas forcément tout à fait à celui des généthliques connus de Scaliger : le poéticien a pu lire d'autres auteurs qu'il ne cite pas, il a pu ne pas lire toute la production de ceux qu'il cite, et j'ai pu ne pas retrouver tous les poèmes généthliques des auteurs explorés. Dans l'ensemble cependant, j'ose espérer que le corpus rassemblé constitue une base de travail relativement fiable.

Au final, la comparaison entre ce corpus et le chapitre théorique de Scaliger donne un résultat plutôt décevant (mais, *a posteriori*, prévisible) : le chapitre de Scaliger n'est pas non plus le reflet fidèle de la production de son époque. Des rapprochements peuvent bien être relevés ici et là, mais rien de décisif. Quelques tendances intéressantes peuvent néanmoins être dégagées de la sous-liste des poèmes explicitement pourvus du titre de *genethliacum* (voir annexe 2). Il semble en ressortir que, dans la pratique de l'époque, ce titre était attribué de préférence à des poèmes qui célébraient une naissance tout juste survenue (et non un anniversaire). Ce choix thématique rejoint l'exemple de Virgile (selon l'interprétation qu'en propose Servius), mais s'écarte de ceux de Stace (dont le *Genethliacon Lucani* célèbre l'anniversaire de la naissance d'un défunt) et des rhéteurs grecs (dont les discours généthliques concernent les anniversaires de personnes adultes ou adolescentes). Scaliger suit donc à la fois Virgile et la pratique de son temps en se focalisant sur le poème généthliaque célébrant un *infans*, un nouveau-né (partie 1).

Après ce rapide tour d'horizon, force est de constater que le modèle des rhéteurs grecs et des poètes latins (antiques et modernes) ne permet d'expliquer qu'une faible partie du chapitre de Scaliger. Sur quelles bases le poéticien a-t-il donc construit sa description du généthliaque ? Il me semble pouvoir discerner dans son texte deux mouvements en sens opposé. D'une part, Scaliger manifeste son goût bien connu pour l'érudition la plus *recondita*, qui l'amène à multiplier les détails savants, quand bien même certains d'entre eux paraissent, en pratique, difficiles à intégrer dans un poème d'éloge (par exemple, dans la partie 4, les grognements de cochon qui ont couvert les vagissements de Jupiter enfant). Mais en même temps, paradoxalement, Scaliger témoigne d'un sens assez remarquable des grands enjeux de la poésie épидictique de son temps, adressée en priorité à une noblesse aussi avide de gloire personnelle que de renom dynastique. En outre, qu'il s'agisse de motifs rares ou répandus, la réflexion théorique de Scaliger ne s'intéresse pas seulement aux *res* mais aussi aux *verba*, à l'usage langagier des Anciens et à la façon dont les Modernes peuvent se le réapproprier. Scaliger semble ainsi s'être livré à une recherche lexicale sur le terme de *generatio*, répertoriant ses usages (philosophiques, littéraires...) ainsi que les mots partageant la même racine (*Genius*, *genitalis*, *genialis*...). Une lecture plus approfondie de certains passages

stratégiques des parties 1, 2, 3, 5 et de la conclusion du chapitre me permettra de mettre en évidence ces différents points.

II. *Maiores et spes* (partie 1) : en phase avec la pratique épидictique

D'entrée de jeu, Scaliger propose aux auteurs de poèmes généthliques deux *primaria capita* : la louange des ancêtres, et les espoirs donnés par le nouveau-né. Ces éléments se trouvaient certes chez les deux rhéteurs grecs, mais pas aux premières loges. En choisissant ces deux thèmes comme principaux fils conducteurs du poème généthlique, Scaliger émet, me semble-t-il, une proposition particulièrement judicieuse : à son époque en effet, la thématique des *maiores* et de la continuité dynastique revêtait une grande importance dans la poésie épидictique. Un bon exemple en est fourni par le généthlique d'Ercole Strozzi pour la naissance en 1508 d'Hercule II d'Este (fils d'Alphonse I^{er} et de Lucrèce Borgia). Les vers 73-80 du poème proposent un véritable arbre généalogique du nouveau-né, avec l'espoir clairement exprimé que ce dernier rappelle un jour ses ancêtres et soit stimulé par leurs exploits :

Cresce Deum soboles, et avi benefacta paterni

Herculis, ut sacro nomen ab amne, refer.

Excitet Alphonsusque atavus proavusque Ferandus,

Summus Aragoniæ splendor uterque domus ;

Et magnis stimulet te Cæsar avunculus actis,

*Grandeque Alexander sit tibi calcar avus*⁷.

« Grandis, rejeton de dieux ! Ton prénom de baptême rappelle

Ton grand-père paternel Hercule⁸ : rappelle donc aussi ses bienfaits !

Laisse-toi enthousiasmer par tes aïeux, Alphonse et Ferrante,

Qui sont les deux joyaux de la maison d'Aragon⁹ !

Et que ton oncle maternel César¹⁰ te stimule par ses hauts faits,

Que ton grand-père Alexandre¹¹ te soit un grandiose aiguillon¹² ! »

⁷ Ercole Strozzi, *Ad divam Lucretiam Borgiam Ferrariæ ducem genethliacon* [voir annexe 2], v. 73-78.

⁸ Hercule I^{er} d'Este.

⁹ Alphonse V d'Aragon et Ferrante d'Aragon (ou Ferdinand I^{er} de Naples), grand-père et père de la grand-mère paternelle (Eléonore d'Aragon) de l'enfant.

¹⁰ César Borgia.

¹¹ Le pape Alexandre VI, grand-père maternel de l'enfant.

¹² La traduction est mienne, comme toutes celles de cet article, sauf mention contraire.

Tout aussi frappantes sont les deux épigrammes d'Euricius Cordus présentant un dialogue imaginaire entre le prince nouveau-né Guillaume IV de Hesse (né en 1532) et l'auteur d'un généthliaque à lui adressé¹³. Le bébé prince se plaint que le poète ait célébré sa naissance en évoquant des mânes, et se soit permis de le traiter de « chair brute » (*bruta caro*). Dans la seconde épigramme, le poète se justifie en expliquant à l'enfant que les mânes en question ne sont autres que ses ancêtres, tandis que la « chair brute » renvoie à son corps inachevé dans le ventre de sa mère. Les deux *primaria capita* de Scaliger (les *maiores*, et l'enfant comme potentialité) se retrouvent ainsi magistralement condensés en l'espace de quelques vers, lesquels ont justement pour objet de décrire les traits les plus saillants d'un poème généthliaque princier.

III. Le temps de la naissance (partie 2) : à la suite des rhéteurs grecs

Ce n'est que dans un second temps que Scaliger en vient à ce qui était le *primum caput* aussi bien chez Ménandre que chez le pseudo-Denys : l'éloge du jour et de la saison de naissance. Les deux auteurs grecs conseillaient de signaler si la personne était née lors d'une fête (panhéguriv) ; le pseudo-Denys donnait l'exemple des Dionysies et des Mystères. Scaliger remplace ces célébrations grecques par des fêtes romaines : les *Saturnalia*, les *Liberalia* et les *Floralia*¹⁴.

Le poéticien poursuit en suggérant aux poètes d'évoquer le moment du jour (l'aurore, la nuit...) ainsi que la saison – chacune recevant une qualification sous la forme d'un adjectif épithète : *ver genitale*, *hiems genialis*, *aestas opulenta* et *autumnus fructifer*. Les deux rhéteurs grecs traitaient eux aussi des saisons ; et le pseudo-Denys, en particulier, conférait à chacune une caractéristique distinctive : la robustesse pour l'hiver, le charme pour le printemps, l'abondance en fruits pour l'été, le repos pour l'automne. Or Scaliger ne s'est pas contenté de traduire ces caractéristiques saisonnières : si l'été reste opulent, les trois autres saisons reçoivent chez lui de nouveaux qualificatifs qui n'ont certainement pas été choisis au hasard : tous sont en effet reliés à la thématique de la naissance, de la génération ou de la fécondité. Le *genialis hiems* est tiré de

¹³ Euricius Cordus, *Opera poetica omnia*, Frankfurt/M ?, 1550 ?, *Epigrammatum liber XI*, fol. 253 r : *Novus natus princeps ad Genethliaci sui auctorem et Ad principem puerum*. Le généthliaque auquel Cordus fait allusion n'a pas pu être identifié plus précisément. Voir annexe 2.

¹⁴ La note érudite de Scaliger selon laquelle Mécène serait né le jour des *Floralia*, *nisi fallor*, est en fait une erreur : à en croire Horace (*O.*, 4, 11, 13-20) Mécène serait né aux ides d'avril (le 13 du mois) ; or, selon les *Fastes* d'Ovide, les *Floralia* s'étendent sur la fin du mois d'avril et le début du mois de mai.

Virgile¹⁵ : selon l'interprétation généralement donnée à cette expression, l'hiver est la saison où l'on *indulget genio*, où l'on « ne refuse rien à son Génie » – c'est-à-dire où l'on se donne du bon temps (par des banquets, des ripailles...). Le *genius*, ce dieu particulier à chaque homme et qui l'accompagne dès sa naissance, partageant ses joies et ses peines, sera mentionné plus loin par Scaliger comme l'une des principales divinités à célébrer dans un généthliaque (le poéticien précisant à cette occasion que le jour de naissance est aussi qualifié par les Romains de *genialis*) ; j'y reviendrai bientôt. Le *ver genitale* est également d'origine virgilienne : le poète de Mantoue parle en effet du printemps comme de la saison où la terre réclame les *genitalia semina* (« les semences fécondes »)¹⁶. À nouveau, nous avons affaire à un terme issu de la racine *gen-*, et donc particulièrement approprié dans le cadre d'un *genethliacum*. L'automne enfin est assez logiquement *fructifer* (« porteur de fruits ») ; et la mention subséquente de Pomone, déesse des fruits, fournit une transition vers le point suivant, consacré aux *numina*.

IV. Les dieux de la naissance (partie 3) : plongée dans l'érudition

Le pseudo-Denys conseillait de clore le discours généthliaque par une prière aux dieux, et en particulier aux dieux de la naissance (*geneqlioi qeoi*) – mais sans préciser davantage. Scaliger en revanche développe longuement la thématique des dieux de la naissance ; son discours désormais ne repose plus sur le modèle des rhéteurs grecs, mais se développe apparemment en toute liberté.

Scaliger commence par citer Lucine (*la* déesse romaine associée aux naissances et aux accouchements), ainsi que les Parques, ces dernières présentant selon lui une affinité avec le genre héroïque (ou le poème en hexamètres). Il pense probablement ici à la IV^e bucolique de Virgile¹⁷ – mais peut-être aussi au *lusus* XLIV de Naugerius (voir annexe 2), poème généthliaque en hexamètres paru, dans une édition au moins, sous le titre d'*Omen Parcarum de puero recens nato*.

La remarque suivante est plus étonnante : « si l'on compose un poème lyrique », déclare Scaliger, « on peut s'abaisser à de petites divinités plaisantes, et même à des dieux tout à fait mineurs, si l'on pratique l'hendécasyllabe »¹⁸. Or les généthliaques en mètres lyriques ou

¹⁵ Virgile, *G.*, 1, 302 : *Invitat genialis hiems curasque resolvit*.

¹⁶ Virgile, *G.*, 2, 324 : *Vere tument terræ et genitalia semina poscunt*.

¹⁷ Virgile, *B.*, 4, 10 : *Casta fave Lucina : tuus iam regnat Apollo* ; *B.*, 4, 46-47 : « *Talia sæcla* » suis dixerunt « *currite* » *fusus / concordēs stabili fātorum numine Parcæ*.

¹⁸ *Si lyricum pangis, ad amœniuscula [numina] potes te demittere, atque etiam ad inferiora, si hendecasyllabos canis*.

hendécasyllabiques sont relativement rares, aussi bien dans le corpus latin classique que dans le corpus néo-latin rassemblé, et je n’y ai nulle part rencontré une présence frappante de ces « petites divinités plaisantes »¹⁹. Tout se passe donc comme si Scaliger imaginait des virtualités poétiques non encore explorées dans la pratique, pour justifier l’introduction dans son chapitre d’une digression érudite sur les divinités antiques mineures liées à la naissance. Il a sans doute en tête la tradition des hendécasyllabes pontaniens à la manière de Catulle, tradition friande d’*amœniuscula*... mais jamais encore appliquée, à ma connaissance, à la thématique du nouveau-né entouré de *minora numina*.

Déployant donc son érudition, Scaliger va chercher chez Aulu-Gelle (3, 16, 11) la déesse *Morta* (en fait un avatar des Parques, *Mærae*) ; et chez Varron (tel que cité par Nonius Marcellus, 108), les déesses *Edusa* et *Potina*, présidant respectivement à l’initiation des enfants à la nourriture (*edulia*) et à la boisson (*potio*)²⁰. Scaliger passe ensuite à une divinité mieux connue, le *Genius*, qu’il présente comme un passage obligé du poème généthliaque. Or l’allusion au *Genius*, si elle se rencontre parfois dans des poèmes de naissance, est en réalité beaucoup plus typique des poèmes d’anniversaire. Mais un philologue comme Ange Politien (*Miscellanea*, 1^e Centurie, chapitre 89²¹) voyait dans le « dieu » et la « déesse » du dernier vers de la quatrième bucolique de Virgile (v. 63, *nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est*) une allusion au *Genius* et à la *Juno* attribués à chacun lors de sa naissance²² : le motif du *Genius* peut donc être reconduit, via cette interprétation, au généthliaque virgilien. Il est par ailleurs frappant de constater que dans le même chapitre des *Miscellanea*, Ange Politien mentionne également des déesses mineures proches de celles auxquelles Scaliger recourt : *Educa*, *Potina* et *Cuba*, déesses de la nourriture (*edendi*), de la boisson

¹⁹ Le *genethliacon Lucani* de Stace, en hendécasyllabes, donne certes des appellations de dieux peu courantes (Euhân, les sœurs hyantiennes...), mais ne mentionne pas de divinités spécifiquement « généthliaques ». Parmi les textes néo-latins, citons un poème d’anniversaire en hendécasyllabes de G. Pontano (*Hendec.*, I, 12) : *Vxorem ac liberos invitat ad diem natalem celebrandum* ; le vers 5 mentionne des *deos* sans autre précision, tandis que les vers 28 et 29 évoquent le *Genius*, grand classique des poèmes d’anniversaire.

²⁰ Nonius Marcellus est identifié comme source de Scaliger par L. Deitz, « L’exemple des *Poetices libri septem* de Jules-César Scaliger... », art. cit., p. 472.

²¹ Chapitre étudié par G. Pascucci, « I versi finali della IV ecloga di Virgilio nell’interpretazione degli umanisti », dans R. Cardini *et al.* (dir.), *Tradizione classica e letteratura umanistica. Per Alessandro Perosa*, vol. 2, Roma, Bulzoni Editore, 1985, p. 507-523 (spécialement p. 516-523).

²² *Et quidem sic ego legerim, sic enarraverim : [...] nec Genius, nec Iuno vitalibus auris dignum putavere hunc, ex illis qui non risere [...] Credebatur enim habere quisque suum deum, suamque deam, hoc est, suum Genium, suamque Iunonem vitæ præsidēs.*

(*potandi*) et du sommeil (*cubandi*)²³. Scaliger ne cite certes pas textuellement Politien ; mais il semble plausible qu’au moment de décrire le généthliaque, le poéticien ait eu en tête, voire sous les yeux, la tradition de commentaires au généthliaque de Virgile.

Quoi qu’il en soit, Scaliger a mené autour du *Genius* une enquête fouillée, dont il ne se prive pas de nous exposer les résultats – mais sans livrer ses sources, qu’il nous revient donc de reconstituer. Deux rapprochements significatifs peuvent être mis en évidence. La précision selon laquelle « chacun de nous reçoit son propre génie à la naissance » (*nascentibus nobis suus cuique datur*) dérive formellement d’un commentaire de Servius à l’*Énéide* de Virgile²⁴. Quant à tout le passage qui suit (et qui explique que les sacrifices sanglants n’agrément pas au *Genius*), il est visiblement tiré du *De die natali liber* de Censorinus (II, 1-3) :

*Itaque [...] quod ait Persius, [...] « funde merum Genio ». Hic forsitan quis quærat, quid causæ sit, ut merum fundendum Genio, non hostia faciendum putaverit. Quod scilicet, ut Varro testatur in eo libro, cui titulus est Atticus et est de numeris, id moris institutique maiores nostri tenuerunt, ut, cum die natali munus annale Genio solverent, manum a cæde ac sanguine abstinere, ne die, qua ipsi lucem acceperant, alii demerent. Denique Deli ad Apollinis Genitoris aram, ut Timæus auctor est, nemo hostiam cædit*²⁵.

On voit donc comment Scaliger, pour étoffer son chapitre, est parti à la recherche de détails érudits dans une série de textes antiques appropriés à cet usage (Aulu-Gelle, Nonius Marcellus, Servius, Censorinus), en recourant sans doute aussi aux ouvrages des philologues modernes (comme Ange Politien). Sur sa lancée, Scaliger passe ensuite des dieux de la naissance aux naissances de dieux (partie 4) ; mais je ne développerai pas cette section ici.

²³ *Sed et apud Varronem lectum est initiari pueros Educæ, Potinæ, et Cubæ, divis edendi, potandi et cubandi, ubi primum a lacte et cunis transferuntur*. L’information, également présentée comme varronienne, est ici récupérée, non à travers Nonius Marcellus, mais via le commentaire à Térence de Donat, *Ph.*, 49.

²⁴ Servius, *ad Verg., En.*, 9, 182 : *ad omnia honesta inPELLI nos genio et numine quodam familiari, quod nobis nascentibus datur*.

²⁵ Edition latine : Censorinus, *De die natali liber ad Q. Cærellium*, éd., trad. et comm. C. A. Rapisarda, Bologna, Pàtron Editore, 1991. Traduction française (tirée de : Censorinus, *Le jour natal*, trad. G. Rocca-Serra, Paris, Vrin, 1980) : « [...] donc [...], comme le dit le poète Perse, “verse du vin pur en l’honneur de ton génie”. Ici, on se demandera peut-être pourquoi on a estimé qu’il fallait verser du vin pur en l’honneur du génie et non lui sacrifier une victime. C’est que, ainsi que Varron l’atteste dans son livre *Atticus*, ou *Sur les nombres*, nos ancêtres tenaient pour une coutume et même une institution que, lorsqu’ils s’acquittaient envers leur génie de leur devoir annuel, le jour de leur anniversaire, ils évitent de souiller leurs mains par un sacrifice sanglant, car ils ne voulaient pas, le jour où ils avaient reçu la vie, l’ôter à autrui. De même, à Délos, personne ne sacrifie de victime à l’autel d’Apollon Génétor, au témoignage de Timée. »

V. Le concept de génération (partie 5) : de la philosophie d'Aristote au langage de Platon

Est-ce d'avoir évoqué la naissance de Cupidon-Amour, premier sorti du Chaos et responsable de la cohésion de l'univers ? Toujours est-il que, dans la cinquième et dernière partie de son chapitre (selon la division ici proposée), Scaliger dérive vers des considérations de tonalité plus philosophique²⁶.

Il développe d'abord l'idée que la génération engendre l'immortalité, puisqu'elle fait revivre les parents dans leurs enfants et assure l'éternité de l'espèce au-delà de la mort des individus. Il s'agit là d'une thématique aristotélicienne tout à fait classique, reprise ensuite par la scolastique (rappelons que Scaliger, par sa formation universitaire, était rompu à Aristote). Elle se trouve exprimée par exemple dans le traité *De l'âme* d'Aristote :

La plus naturelle des fonctions pour tout être vivant parfait [...], c'est de produire un autre vivant semblable à soi : l'animal produit un animal, la plante une plante, pour participer à l'éternel et au divin autant que possible [...] ; et s'il persiste dans l'être, ce n'est pas en lui-même mais semblable à lui-même, non pas dans son unité individuelle mais dans l'unité de l'espèce²⁷.

Grand classique de la philosophie scolastique, ce thème revêt aussi une remarquable pertinence dans le contexte de la poésie épidiétique. C'est en effet un lieu commun pour les poètes que de promettre l'immortalité terrestre aux grands hommes qu'ils célèbrent. Traditionnellement, cette immortalité est censée leur être acquise, d'une part grâce à leurs propres hauts faits, et d'autre part grâce au talent littéraire des poètes qui les chantent. Mais une troisième voie d'immortalité terrestre se rencontre parfois également dans les discours et poèmes panégyriques (en particulier, mais pas seulement, dans le contexte de dynasties régnantes) : les grands hommes peuvent rester vivants à travers leurs enfants, leurs descendants, leur lignée. Sous leur vernis aristotélicien, les propos de Scaliger peuvent donc aussi renvoyer à ce motif de l'éloge.

Après cette célébration de la *continuata generatio*, et quoique le vocabulaire demeure aristotélicien, le fond du propos de Scaliger se développe brusquement en contradiction ouverte avec les théories du Stagirite. Aristote avait en effet tenté d'établir rationnellement la distinction entre la génération et les autres types de changement affectant des sujets :

²⁶ Un grand merci à mon collègue philosophe Stéphane Mercier pour ses éclairantes suggestions sur l'interprétation à donner à cette partie du texte.

²⁷ Aristote, *De l'âme*, II, 4, 415a-b (trad. E. Barbotin, Paris, Les Belles Lettres, 1966).

Parlons maintenant des différences qu'il y a entre la génération et l'altération. Car à notre avis, ces changements sont distincts l'un de l'autre. [...] il y a altération quand, le sujet restant identique et perceptible, un corps ou un être change dans ses affections [...]. Mais lorsque le corps ou l'être change tout entier sans qu'il en reste quelque chose de sensible qui en soit le sujet identique, comme cela arrive quand du sang se forme aux dépens de toute la semence [...], alors il y a dans ces phénomènes génération d'un élément et destruction de l'autre [...] Quand donc c'est dans la quantité que s'opère le changement [...], il y a augmentation et diminution ; quand c'est dans le lieu, il y a translation ; quand c'est dans l'affection et dans la qualité, il y a altération ; mais quand rien ne subsiste du sujet, [...] il y a d'une part génération, d'autre part destruction²⁸.

Or voilà que Scaliger nous affirme au contraire que tous les types de changement (qu'il s'agisse d'une augmentation de la quantité, d'une altération de la qualité, ou même d'une translation de lieu) sont assimilables à la génération, ainsi qu'il le résume en une formule lapidaire : *quodcumque mutat, generat*. Il aplatit donc la distinction aristotélicienne entre *generatio* et *mutatio*. Un peu plus loin, il aplatit tout aussi allègrement la distinction scolastique pourtant fondamentale entre *generatio* et *creatio*. Du point de vue de la scolastique, Dieu crée *ex nihilo*, tandis que l'homme génère à partir de choses existantes²⁹. Mais Scaliger mélange les termes en déclarant que Dieu a créé le monde à la fois *ex nihilo* et *per generationem*³⁰. Conscient sans doute de l'impropriété du dernier terme, il se reprend tout de suite après en se couvrant de l'autorité de Platon, qui emploie effectivement le terme *genesis* pour la création du monde par Dieu (*Tim.*, 29d-e).

La recherche récente a démontré que sous ses airs aristotéliciens, la *Poétique* de Scaliger n'était pas si fidèle au Stagirite qu'on aurait pu le penser, et que Scaliger n'hésitait pas à contredire Aristote³¹. Mais dans le cas qui nous occupe, je pense que Scaliger se situe simplement ici sur un autre plan, qui n'est plus celui de la définition philosophique de la génération, mais des usages possibles de ce mot dans le langage – en particulier dans le langage littéraire et figuré. Preuve en est la liste d'expressions proposée par Scaliger au milieu de cette section, et dans laquelle la notion d'engendrement est appliquée aux rapports les plus variés entre des réalités très diverses : le

²⁸ Aristote, *De la génération et de la corruption*, 319b-320a (trad. C. Mugler, Paris, Les Belles Lettres, 1966).

²⁹ Voir par exemple M. Fernandez Garcia OFM, *Lexicon scholasticum philosophico-theologicum*, Clarae Aquae, 1910, p. 302 pour la distinction entre *generatio* et *creatio*.

³⁰ *Quid quod [...] [Deus] ex nihilo voluit esse aliqua, [...] idque per generationem* (partie 5).

³¹ Pour une synthèse sur cette question : D. Marsh, « Julius Cæsar Scaliger's *Poetics* », *Journal of the History of Ideas*, 65, 2004, p. 667-676 : spécialement p. 671-673.

langage engendre les mots, la pensée engendre les concepts, etc. Plusieurs de ces expressions remontent clairement à des sentences d’auteurs classiques à valeur proverbiale : nous lisons ainsi que « la diligence est mère de richesse » dans la *Rhétorique à Herennius* (4, 20 : *diligentia comparat divitias* // chez Scaliger : *diligentia opulentiae genitrix est*), et que « la vertu procure le bonheur » dans (entre autres) le *De vita beata* de Sénèque (16, 3 : *virtus ad beate vivendum sufficit* // chez Scaliger : *virtus beatitudinis genitrix est*).

Scaliger ouvre donc au poète toute la variété des usages langagiers du mot *génération*, qui peut servir à décrire tout type de changement sur cette terre ainsi que la création du monde par Dieu. En même temps, il suggère subtilement – mais sans que cette idée ne doive, me semble-t-il, être prise excessivement au sérieux – que le géniteur, le père, a un statut divin, puisqu’il fait œuvre d’éternité et crée un être nouveau d’une façon comparable à celle dont Dieu a créé le monde. Peut-être cette idée peut-elle être rapprochée de l’assertion bien connue de Scaliger selon laquelle le poète semble « créer les choses comme un second dieu »³²...

VI. Vers une doctrine éloignée du vulgaire

La conclusion du chapitre mérite aussi quelques mots. Le but que se donne Scaliger est explicitement de s’éloigner autant que possible du vulgaire : *quam maxime a vulgo abhorrere*. Or l’expression est empruntée à Cicéron (*De oratore*, 1, 12) qui donnait l’objectif exactement inverse à l’orateur :

[...] *ut in ceteris id maxime excellat quod longissimum sit ab imperitorum intelligentia sensuque disjunctum, in dicendo autem vitium vel maximum sit a vulgari genere orationis atque a consuetudine communis sensus abhorrere*³³.

L’idéal poétique de Scaliger était manifestement plus élitiste et ésotérique que l’idéal rhétorique de Cicéron. La visée didactique de sa *Poétique* est de fait constamment contrecarrée par son plan complexe, son contenu touffu et son style ambitieux. Pour nous en tenir au modeste chapitre ici étudié : composer un généthliaque qui respecte de bout en bout les prescriptions de Scaliger relève de la gageure, voire de la mission impossible.

³² *Velut alter deus condere* (*Poétique*, I, 1, éd. L. Deitz, vol. 1, p. 72).

³³ « [...] dans les autres genres, on excelle à proportion qu’on s’écarte davantage de l’intelligence et de la compréhension du vulgaire ; mais dans l’éloquence, ce serait la plus grave des fautes que de rejeter les façons de s’exprimer, les façons de penser et de sentir communes à tous les hommes » (trad. E. Courbaud, Paris, Les Belles Lettres, 1950).

VII. Prolongement : les bons élèves de Scaliger

Certains poètes ont cependant suivi avec succès l'une ou l'autre des suggestions du poéticien, pour en tirer des généthliques qui ne manquent ni de charme ni de cohérence. Les études récentes sur la réception de la *Poétique* ont identifié certains milieux particulièrement réceptifs à l'œuvre de Scaliger. Je m'intéresserai ici à l'entourage de Joseph-Juste Scaliger, l'un des fils du poéticien. Marijke Spies a décrit l'opération organisée de promotion de la réputation de Jules César Scaliger menée par son fils lors de son arrivée à l'université de Leyde en 1593 – allant jusqu'à demander que des portraits de son père (et de lui-même !) soient gravés pour être distribués³⁴. Elle signale aussi que plusieurs volumes poétiques composés dans le cercle de Joseph-Juste à Leyde témoignent clairement de l'influence de la poétique de Scaliger senior : les *Poemata omnia* de Joseph-Juste lui-même (1615), ceux de Janus Dousa junior, de Daniel Heinsius et de Hugo Grotius³⁵.

Or les *poemata* de Joseph-Juste Scaliger renferment une longue ode généthliaque, composée en 1595 pour la naissance d'un fils du poète allemand Paulus Melissus (Paul Schede)³⁶. La même année, Joseph-Juste confia dans une lettre à l'une de ses connaissances que seule l'amitié avait pu lui extorquer pareil *genethliacon*, que la nature lui refusait³⁷. À la lecture du poème, il semble que l'auteur ait compensé son déficit d'inspiration « naturelle » par le recours à des modèles reconnus. La source principale sur laquelle repose sa composition est le chant nuptial de Catulle (*carmen* 61), auquel sont empruntés à la fois la forme métrique (des strophes de quatre glyconiques et un phérécratien) et plusieurs motifs (notamment l'enfant qui tend les mains). Mais il me semble à peu près certain que Joseph-Juste avait également en tête les prescriptions de son père concernant l'invocation indispensable au *Genius* et le type d'offrandes que ce dieu est censé recevoir. Les vers 4 à 10, au tout début de l'ode, sont très parlants :

Cui Deorum adolet meus

³⁴ M. Spies, *Rhetoric, Rhetoricians and Poets : Studies in Renaissance Poetry and Poetics*, éd. H. Duits, T. Van Strien, Amsterdam, Amsterdam University Press, 1999, chapitre 4 : « Scaliger in Holland ».

³⁵ *Ibid.*, p. 35-36.

³⁶ *Genethliacon Æmilioli, Pauli Melissi Poetæ Laureati Fil.* Première parution dans J. J. Scaliger, *Epicedia duorum [...] Castaneorum, filii et patris ; adjectum genethliacon Æmilioli, Pauli Melissi [...] filii*, Leyde, Basson, 1600.

³⁷ Lettre à Janus Koterittius du 31 mars 1595 (J. J. Scaliger, *Epistolæ omnes*, Leyde, 1627, p. 432-434 = livre II, lettre 194) : *Iamdudum Melisso literas meas cum Genethliaco Æmilioli misi. Nescio an alius ex me tale expressisset. Quod natura negat, amicitia extorsit* (« J'ai envoyé ma lettre à Melissus, en même temps que mon généthliaque pour son petit Emile. Je ne sais pas si un autre que lui aurait tiré de moi pareil poème. Ce que la nature refusait, l'amitié l'a extorqué »).

Tura odora Melissus ?

Cur adest Genius gerens

Luteum pede socculum ?

Vnde cum patera meri

Liba adorea sustinet

Ara caespitum vivo ?

« À quel dieu mon ami Melissus

Brûle-t-il de l'encens parfumé ?

Quel événement nous amène un Génie

Aux pieds chaussés de socques jaunes ?

Pourquoi un autel de gazon vert

Supporte-t-il des galettes de froment

Avec une coupe de vin pur ? »

Si Joseph-Juste Scaliger s'est visiblement inspiré de l'exposé de son père, c'est à un jeune étudiant de son cercle, le Hollandais Joannes Meursius (1579-1639), qu'est revenu de tirer toutes les conclusions de la petite phrase : *Si lyricum pangis, ad amœniuscula potes te demittere* (« si l'on compose un poème lyrique, on peut s'abaisser à de petites divinités plaisantes »). En 1602, Meursius composa lui aussi une longue ode généthliaque (cette fois pour la naissance du fils d'un juriste, Guillaume Martini), dans la même combinaison métrique déjà choisie par Joseph-Juste³⁸. Or dans cette ode, le jeune Meursius met en scène, avec beaucoup de charme et de fraîcheur, toute une série de divinités romaines mineures liées à la naissance et à la petite enfance : *Cuba*, qui préside au berceau ; *Rumina*, à l'allaitement ; *Vaticanus*, aux vagissements du bébé ; *Fabulinus*, à l'apprentissage du langage ; ou encore *Statanus* et *Levana*, qui président aux premiers pas. Comme le lecteur attentif l'aura remarqué, Meursius a eu la coquetterie de ne pas reprendre, précisément, les divinités mineures nommément citées par Jules César Scaliger (*Morta*, *Edusa* et *Potina*) : le Hollandais a mené ses propres recherches érudites et philologiques (chez Varron, Donat, Aulu-Gelle, Nonius Marcellus et saint Augustin)³⁹. Mais dans la démarche même, l'influence de la poétique scaligérienne me paraît indéniable.

³⁸ *Genethliacum in natalem filioli nobilissimi clarissimique viri D. Gulielmi Martinii in Senatu Brabantico consilarii, s.l., s.d.* [Leyde, 1602]. Poème édité, traduit et commenté dans A. Smeesters, *Aux rives de la lumière, op. cit.*, p. 182-196.

³⁹ Ces recherches allaient d'ailleurs lui permettre, deux ans plus tard, de publier un petit traité sur la naissance chez les Anciens : J. Meursius, *De funere liber singularis. De puerperio syntagma*, La Haye, Jacobus, 1604.

VIII. Conclusion

Au moment de proposer pour la première fois un exposé théorique détaillé relatif au poème généthliaque, Jules César Scaliger ne s'est pas contenté d'adapter au mode poétique les traités rhétoriques de Ménandre le rhéteur et du pseudo-Denys d'Halicarnasse, ni de synthétiser les grandes tendances de la pratique poétique telles qu'il pouvait les observer chez Virgile, Stace et leurs émules néo-latins. Fidèle à son goût pour l'érudition classique et à son attention aux usages langagiers des Anciens, il a préféré ouvrir aux poètes à venir une série de voies inédites à explorer. Certains de ses savants défis ont effectivement été relevés par des poètes néo-latins : les généthliaques composés par son fils Joseph-Juste et par l'élève de ce dernier, le Hollandais Joannes Meursius, en sont de beaux exemples. Mais au-delà de ces filiations pointues, le chapitre de Scaliger reflète aussi une tendance majeure du genre concerné, observable sur toute la période moderne : le généthliaque néo-latin, conformément aux remarques de Scaliger, chante de manière privilégiée l'insertion de l'enfant dans la digne lignée de ses parents et aïeux, qu'il promet de maintenir vivants en reproduisant leur valeur. Les poéticiens postérieurs ont-ils été frappés par la pertinence de Scaliger, ou accablés sous son érudition ? Toujours est-il que jusqu'au milieu du XVII^e siècle, la plupart d'entre eux n'ont pas jugé utile de rouvrir à nouveaux frais le dossier du généthliaque.

Aline Smeesters

Chercheuse qualifiée du FNRS

à l'Université Catholique de Louvain

Annexe 1 : texte de Scaliger⁴⁰

Julius Cæsar Scaliger, *Poetices libri septem* (Lyon, 1561)

Liber III, caput CI : Oaristys, genethliacum.

[Introduction]

Æquum fuit post nuptias primo quoque tempore tractare natalia liberorum [...] Genethliaci vero natura atque ratio et multorum habet imitationes et vias pæne innumeras, unde ducantur.

[Première partie : *maiores et spes*]

Duo tamen primaria capita : alterum a maioribus, alterum a spe ipsius infantis. Multæ utriusque peristaseiv. Neque enim stemmata aut res gestæ sine locis, in quibus amænissima poeseos diverticula

⁴⁰ Le texte est fondé sur l'édition citée de L. Deitz.

sæpe reperiuntur. Neque spes sine comparatione virtutum præteritarum cum futuris. Sic enim potuissent prisci poetæ canere genethliacum Quinti Fabii Maximi, sic potuit Statius Lucanum celebrare. Etiam ab oraculis et auguriis et somniis parentum. Etiam si hæc non adsint argumentis nostris, tamen aliqua attingere atque adducere ad exornationem. Ad hanc considerationem pertinent Cyri ac Romuli natalia, quorum uterque expositus, a feris nutritus maximorum regnorum iecerunt fundamenta. Divinus poeta eruit e Sibyllinis vaticinationibus laudes Salonini.

[Deuxième partie : le temps de la naissance]

Communes loci : dies, tempus, temporis partes. Diem intelligo, ut festa aliquot : Saturnalia, Liberalia, Floralia, qua die Mæcenas nisi fallor. Licet Auroram, Solem, Noctem, Astra alloqui, temporis partes Ver genitale, Hiemem genialem, Æstatem opulentam, Autumnum fructiferum, cuius numen Pomona afferet versibus iucunditatem.

[Troisième partie : les dieux de la naissance]

Plurima in ore Lucina, et Parcæ in carmine heroico. Si lyricum pangis, ad amœniuscula potes te demittere, atque etiam ad inferiora, si hendecasyllabos canis. Ex Varrone et Gellio educere potes minora numina, qualis Morta, Edusa, Potina. Omnino vero Genium celebrabis, quippe nascentibus nobis suus cuique datur. Unde et dies natalitius idem et genialis dicitur. Vocabis eum igitur ad sacrificium, cui offeres et merum et corollas. Neque enim hostiam licet cædere. Ut quid enim ? Qui tum vitam primum adeptus es, alii suam adimas ? Idcirco ad aram Deliam ullam cædere hostiam nefas erat, propterea quod nuncupata erat Apollini Genitori.

[Quatrième partie : les naissances de dieux]

Prisca quoque monumenta ab illo repetes, cuius natalia ex Callimachi Hymno in Delum excipere poteris. A quo non minus Iovis incunabula cum Rhea et Corybantibus ac Dactylis Idæis. Quin etiam si reconditæ studes eruditioni, præter Amaltheam capellam, cuius lacte imbutum illum prædicant, habes etiam suem, cuius grunnitu produnt Cretenses infantis vagitum occultatum. Quamobrem Præsiis eius insulæ popularibus animal illud non solum summa in veneratione, verum etiam divino cultu observatum. Ei enim ab illis solemnia sacra facta Athenæus auctor est. De Liberi vero patris natalibus quid dicam tibi ? Quot inde illecebras ad permulcendos auditorum animos mutuare licebit tibi ? Adsunt Nymphæ, Bacchæ, Sileni, Satyri, pantheræ, currus. Etiam Cupido exhibere quit carminibus tuis sui ortus initia, quo tempore cum e Chao exsiluit primus omnia comparibus suis cohæserunt.

[Cinquième partie : le concept de génération]

*Generatio parit immortalitatem, accepta parentum semina perficit, in quibus illos suapte natura deficientes redivivos repræsentat. Quot cotidiana individua poscenti dependunt fato, in aliorum subeuntium instauratione species restituit. Quid aliud est æternitas quam continuata generatio ? Quodcumque mutat, generat. Augmentatio quantitatis, alteratio qualitatis generatio est. Nihilo setius loci mutatio. Sermo verborum, cogitatio notionum, prudentia consiliorum, bellum pacis, diligentia opulentiæ, virtus beatitudinis genitrix est. Quid quod deo cum deesset nihil, ipse sibi esset omnia, ex nihilo voluit esse aliqua, quæ hoc ipsum quod ipse est et essent et non essent, idque per generationem. Quamquam ambigue dicitur *γενεσις* : apud Platonem de mundo cum a deo ille ait genitum, et de iis quæ in mundo a nobis dicuntur generari.*

[Conclusion]

In hæc rapuit me calor poeticus, ut quemadmodum cetera omnia quæ nostris commentationibus continentur, ita hæc quoque pars quam maxime a vulgo abhorreret. Quare iam sit satis.

Annexe 2 : Liste des poèmes publiés avant 1558 avec le titre « généthliaque » par des auteurs cités dans la *Poétique* de Jules César Scaliger

Célébrations de naissances d'enfants récemment survenues

— T. V. Strozzi, *Ad divum Alfonsum puerum genethliacon* (élégie, 176 vers).
Enfant célébré : Alphonse I^{er} d'Este (né en 1476).
Première parution : *Strozzi poetæ, pater et filius*, Venise, 1514.

— E. Strozzi, *Ad divam Lucretiam Borgiam Ferrariæ ducem genethliacon* (élégie, 172 vers).
Enfant célébré : Hercule II d'Este (né en 1508).
Première parution : *Strozzi poetæ, pater et filius*, Venise, 1514.

— J. Sannazar, *Genethliacon elegia prima* (élégie, 34 vers).
Enfant célébré : premier fils d'Antonio Diaz Garlon (vers 1500)⁴¹.
Paru sous ce titre en 1528 (titre courant à partir de 1536 : *Ad Lucinam, parturiente Cornelia Piccolominea, Antonii Garlonii Allifarum Domini coniuge* = élégie 1, 4).

— É. Dolet, *Genethliacum Claudii Doleti, Stephani Doleti filii*, Lyon, 1539.
Enfant célébré : premier fils d'Étienne Dolet (1539).
Recueil de poèmes d'auteurs et de mètres variés.
Pièce principale : É. Dolet, *Ad filium præcepta necessaria vitæ communi* (hexamètres, 237 vers).

NB. Cas problématiques (poèmes non identifiés, ou dont il n'est pas sûr que Scaliger ait pu les connaître, ou les connaître sous ce titre)

— E. Cordus, épigramme *Novus natus princeps ad Genethliaci sui auctorem* (4 vers) : renvoie à un poème non identifié.
Enfant célébré : Guillaume IV de Hesse (né en 1532).

— A. Naugerius : *lusus XLIV* (hexamètres, 104 vers).
Enfant célébré : fils de Bartolomeo d'Alviano (né vers 1508-1509)⁴².
Poème paru d'abord sans titre (1530), puis sous le titre d'*Omen Parcarum de puero recens nato* (1546), puis sous celui de *Genethliacum* (1576, anthologie de Joh. Matthæus Toscanus)⁴³.

— H. Fracastorius, *In natalem diem Jani Fregosii, Cæsaris F.* (élégie, 14 vers).
Enfant célébré : Giano Fregoso (né en 1531).
Première parution sans doute dans les *Opera omnia*, 1555.
Poème paru sous le titre *Genethliacon* en 1577 (anthologie de Joh. Matthæus Toscanus).

— J. Micyllus, *Genethliacon Philippi Melanchthonis filii* (élégie, 156 vers).
Enfant célébré : Philippe Mélanchthon junior (né en 1525).
Peut-être pas paru avant les *Sylvarum libri quinque* de 1564.

Autres contenus

— T.V. Strozzi, *Iesu Christi Dei Opt. Max. Genethliacon* (élégie).
Première parution : *Strozzi poetæ, pater et filius*, Venise, 1514.

— J. Pierius Valerianus, *Vrbis patriæ [=Belluni] Genethliacon* (hexamètres).
Paru dans les *Hexametri, odæ et epigrammata* de 1550.

⁴¹ A. Altamura, *Jacopo Sannazaro*, Napoli, Viti, 1951, p. 174.

⁴² Andrea Navagero, *Lusus : Text and Translation*, éd. Alice E. Wilson, Nieuwkoop, De Graaf, 1973, p. 93 ; Andrea Navagero, *Lusus (Playful Compositions)*, éd. Allan M. Wilson, Cheadle, Hulme, 1997, p. 659 et 671.

⁴³ Joh. Matthæus Toscanus, *Carmina illustrium poetarum Italorum*, 2 vol., Paris, 1576-77.